EUPHROSINE,

OU

LE TYRAN CORRIGÉ,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS;

Représentée pour la premiere fois, à Paris par les Comédiens Italiens, ordinaires du Roi, le samedi 4 septembre 1790.

Paroles de M. F. HOFFMAN.
Musique de M. E. MEHUL.



A AVIGNON,

Chez les Freres BONNET, Imprimeurs-Libraires ; vis-à-vis le Puits des Bœufs.

1792.

PERSONNAGES.

CORADIN, tyran féodal.

LA COMTESSE d'ARLES.

EUPHROSINE, } filles du comte de Sabran.
LEONORE, }
LOUISE, }

ALIBOUR, médecin de Coradin.

CARON, geolier.

UNE VIEILLE FEMME.

UN VIEILLARD.

Troupe de paysans, paysannes, bergers & bergeres.

Gardes & soldats.

(La scene se passe dans le château de Coradin.)

Le théâtre représente une vieille galerie du château de Coradin. On voit dans le fond une route qui mene au pont-levis, & fermée par une barriere.



EUPHROSINE, OU LE TYRAN CORRIGÉ,

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Maître ALIBOUR, EUPHROSINE, LEONORE, LOUISE.

EUPHROSINE.

QUoi ! c'eſt là le ſéjour que monſieur nous deſtine ?

ALIBOUR.

Dites-donc, monſeigneur ; & ſouvenez-vous bien,
Que ſans le monſeigneur, ici l'on n'obtient rien.
Louiſe, Eléonore, & vous, belle Euphroſine,
Sachez que Coradin regne à préſent ſur vous ;
Sachez que pour lui plaire, il faut filer bien doux.

LÉONORE.

On dit que ſon humeur...

ALIBOUR.

N'eſt point du tout badine.
Entouré de flatteurs, il n'a pas un ami,
Et depuis qu'il reſpire, il n'a pas oncor ri.

LOUISE.

Il eſt donc bien méchant !

ALIBOUR.

Non : mais c'eſt l'orgueil même ;
Il croit de l'univers porter le diadême ;
Il faut à chaque mot le monſeigneuriſer.

EUPHROSINE.

Je vois que c'eſt un ours qu'il faut apprivoiſer.
Je m'en charge.

ALIBOUR.

Paix donc.

EUPHROGINE.

Eh ! pourquoi ce ſilence ?
De parler, Coradin, a-t-il fait la défenſe !
En effet ſon château me ſemble un vrai déſert.

ALIBOUR.

A la joie, aux plaiſirs, il n'eſt jamais ouvert ;
Du matin juſqu'au ſoir on n'y trouve perſonne.

LOUISE.

Le maître ainſi le veut?

ALIBOUR.

Dites mieux; il l'ordonne.

LÉONORE.

Mais où ſont donc les gens qui doivent nous ſervir?

ALIBOUR.

Des femmes. C'eſt pour vous qu'on en fera venir;
Car aucunes encor n'ont paſſé les barrieres.

EUPHROSINE.

Point de femmes ici?

ALIBOUR.

Vous êtes les premieres.

LÉONORE.

Que fait donc Coradin?

ALIBOUR.

Il chaſſe, il mange, il dort,
Et careſſe ſouvent ſon vaſte coffre-fort.

LOUISE.

C'eſt-là tout ſon plaiſir?

ALIBOUR.

Il n'en eut jamais d'autres.
De l'amoureux ſervage il ignore les loix;
Il hait tout notre ſexe, & n'aime pas le votre.

LÉONORE.

Il vous aime pourtant & l'on m'a dit, je crois,
Que ſur ſon amitié, vous ſeul avez des droits.

ALIBOUR.

Je ſuis ſon médecin, c'eſt aſſez vous en dire;
Quand il ſe porte bien, j'ai ſur lui peu d'empire;
Mais s'il perd l'appétit, ou s'il digere mal,
Je ſuis ſon cher docteur & preſque ſon égal.

ARIETTE.

De monſeigneur j'obſerve l'appétit,
Et ſelon qu'il eſt foible, ou qu'il eſt indomptable,
Je vois hauſſer ou baiſſer mon crédit.
Si Coradin fait bonne contenance,
S'il me regarde fierement;
S'il mange, s'il boit largement;
S'il dévore avec aſſurance,
Je me retire prudemment.
En pareil cas, mon art eſt inutile:
Mais quand un accident vient échauffer la bile;
Si l'appétit ſe perd, s'il fait grace à ſon vin;
Si le friſſon fiévreux ſe gliſſe dans ſon ſein,
Vîte on cherche le médecin.
J'arrive: je vois ſon alteſſe
Jeter ſur le docteur un regard plein d'amour,
Me dire quatre mots d'un ton plein de tendreſſe:
Bon jour, mon cher docteur; mon cher docteur, bon jour;

Alors ma fierté se redresse,
Je reprends mon empire & j'ordonne à mon tour.

EUPHROSINE.

Maître, vous agissez en courtisan habile!

ALIBOUR.

Si c'est une finesse, au moins elle est utile.
Je ne suis point fripon; &, quoique médecin,
Aucun mortel encor n'a péri de ma main.
Aujourd'hui j'entreprends une superbe cure;
Je veux dans Coradin, réfomer la nature,
Le croiriez-vous? je veux même le rendre bon.

EUPHROSINE.

Je pourrai vous servir.

ALIBOUR.

Oui, vous avez raison:
Je compte bien sur vous: il faut dans cette affaire,
Vous prêter toutes trois au bien que je veux faire.

EUPHROSINE.

Si nous faisons fléchir cet inflexible cœur?

LÉONORE.

Mais qui pourroit l'aimer avec pareille humeur?

EUPHROSINE.

Son humeur changera; car je prétends qu'il m'aime
Et qu'il m'épouse.

LOUISE.

Vous?

EUPHROSINE.

Et sans doute, moi-même.
Nous n'avons plus de pere, & nous sommes sans bien,
Coradin nous protége, & nous offre un soutien;
Il faut tirer parti du sort qui se présente.

ALIBOUR.

Vous parlez comme un ange, & votre humeur m'enchante
Votre pere en partant me dit: Cher Alibour,
Je quitte ces climats, peut-être sans retour;
Rien ne peut modérer le beau feu qui m'anime;
Je vais chercher la mort ou délivrer Solime.
Tels furent ses adieux; & nous savons, hélas!
Que ce brave guerrier a subi le trépas.
Je n'ai rien épargné pour percer ce mistere,
Par-tout je m'informai de ce malheureux pere;
Mais j'appris que la mort venoit de l'enlever:
Enfin dans un couvent je vous fis elever,
Et d'un pere pour vous conservant la tendresse,
Je sommai Coradin de tenir sa promesse;
Il la tient, & lui-même ordonne qu'en ce jour,
Je vous offre, en son nom, un asile en sa cour.
Ces murs seront pour vous un temple tutélaire.
Ah! si l'une de vous parvenoit à lui plaire!
Ah! si l'une de vous éveilloit dans son cœur

Le premier sentiment d'une amoureuse ardeur;
Chacune de vous trois en seroit plus heureuse!

LÉONORE.

Mais il faut l'avouer, l'entreprise est douteuse.

ALIBOUR.

Pour tout autre, il est vrai, mais par votre moyen
J'ai l'espoir consolant de la conduire à bien.

QUATUOR.

Toutes trois vous êtes jeunettes,
Et sans mentir, de bien gentes fillettes;
Le cœur de Coradin, fût-il fait de cailloux;
Il faut qu'il s'attendrisse & soupire pour vous.

EUPHROSINE.

Vous avez votre caractere,
Moi j'ai le mien, & j'ose m'en flatter;
Que chacune de nous agisse à sa maniere,
Et nous verrons qui saura l'emporter.

ALIBOUR & EUPHROSINE.

Que chacun de vous / nous agisse à sa maniere,
Et nous verrons qui saura l'emporter.

ALIBOUR.

Souvenez-vous qu'il a l'humeur févere,
Et qu'il n'aime point la gaité.

LÉONORE.

Si monseigneur a l'humeur fiere,
Je flaterai sa vanité.

LOUISE.

Pour réformer son caractere,
J'emploirai douceur & bonté.

EUPHROSINE.

Si monseigneur a l'humeur fiere,
Je rabaisserai sa fierté.

LÉONORE.

Mais concertons bien cette affaire.

LOUISE.

Je suis très-neuve en ce mystere,
Et je pourrois bien tout gâter.

ALIBOUR.

Que l'une n'aille pas gâter
Tout ce que l'autre auroit pu faire.

EUPHROSINE.

Non, que chacune de nous agisse à sa maniere,
Et nous verrons qui saura l'emporter.

TOUS QUATRES ENSEMBLE.

Eh bien donc, que chacune agisse à sa maniere,
Et nous verrons qui saura l'emporter.

LÉONORE.

Moi, je saurai flatter son fougeux caractere.

LOUISE.

Moi, je veux le toucher à force de douceur.

EUPHROSINE.

Et moi je veux porter le trouble dans son cœur.

TOUS QUATRE ENSEMBLE.

Amour! daigne sourire
Au doux espoir que je conçois;
Un seul mortel méconnoît ton empire;
Ne permets pas qu'il échappe à ta loi.
Si tu veux, il faudra qu'il soupire;
Fais ce prodige; il est digne de toi.

(*L'on entend dans le fond le son du galoubet, & l'on voit à travers les barrieres, le peuple qui se presse en foule.*)

LÉONORE.

Ah! mes sœurs! quelle foule au château vient se rendre.
J'entends le galoubet.

ALIBOUR.

Ce sont des paysans
Qui viennent vous offrir quelques petits présens:
Ces bonnes gens voudroient vous voir & vous entendre.

LOUISE.

Pourquoi n'entrent-ils pas?

ALIBOUR.

Monseigneur le défend;
Et le premier qui l'ose, est puni sur-le-champ.

EUPHROSINE.

Monseigneur le défend! Je leve la défense.

ALIBOUR.

En ce cas je m'enfuis; car si le comte entroit,
Quoique son cher docteur, c'est moi qu'il puniroit.

(*Il sort.*)

EUPHROSINE, *aux paysans.*

Entrez mes bons amis, (*Ils hésitent*) entrez sans défiance.

SCENE II.

EUPHROSINE, LOUISE, LÉONORE, *trois troubadours, une vieille, un vieillard, un paysan, un berger, un tambourin avec son galoubet; troupe de paysans, paysannes, bergers & bergeres.*

Une VIEILLE, (*en entrant.*)

AH! bénit soit le ciel, & faisons une croix,
Car nous entrons ici pour la premiere fois.

EUPHROSINE.

Eh bien, tant que ces lieux seront notre demeure,
Vous y pouvez venir & nous voir à toute heure.

LOUISE.

Nous vivrons parmi vous;

LA VIEILLE.

Monseigneur l'a permis?

EUPHROSINE.

Qu'il le permette ou non, vous ferez nos amis.

LA VIEILLE.

Que de tant de bontés le ciel vous recompense !
Vous faites parmi nous renaître l'espérance;
Nous avons tous bien dit, en vous voyant venir,
Que vous alliez changer notre peine en plaisir.

ARIETTE.

Mes pastoureaux, mes jouvencelles,
Allons, allons, approchez-vous,
Et saluez nos demoiselles;
Voyez un peu qu'elles sont belles,
Quelle fraîcheur & quels yeux doux.
Puisse le ciel veiller sur elles,
Et leur choisir trois beaux époux.
Le jour de votre mariage,
Qui ne sera pas loin, je gage,
Je veux danser, je veux sauter,
Comme j'ai fait dans mon jeune âge:
Je veux jusqu'à mon dernier jour,
Chanter encor: Vive l'amour.

LOUISE.

Mes sœurs, ces bonnes gens me touchent jusqu'aux larmes.

LÉONORE.

Eh! comment monseigneur ne sait il pas jouir
D'un spectacle si doux, & d'un si grand plaisir?

UN PAYSAN.

Nos plaisirs & nos jeux pour lui n'ont point de charmes
Il n'aime que le bruit, la guerre & les combats.

LA VIEILLE.

N'en dites point de mal, ou du moins parlez bas:
Ce seroit fait de vous, s'il pouvoit vous entendre.

LOUISE.

Il vous fait donc bien peur?

UN PAYSAN.

Ah! c'est qu'il n'est pas tendre:
Il nous fait bâtonner pour les moindres raisons;
Et plus d'un paysan est mort dans ses prisons.

LOUISE.

Le cruel!

LÉONORE.

Il est donc insensible à vos peines?

EUPHROSINE.

Quoi! toujours des prisons?

LE PAYSAN.

Toujours & toujous pleines,
Tout près de ce lieu même, un jeune chevalier
Languit dans une tour, depuis un mois entier.

SCENE

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, ALIBOUR.

ALIBOUR, *avec précipitation.*
FUyez, mes bons amis! fuyez; voici le maître!

UN PAYSAN.
O ciel! monseigneur vient!

ALIBOUR.
Fuyez; il va paroître!

LA VIEILLE, *se cache.*
Où me cacher, bon Dieu! je suis morte de peur!

ALIBOUR.
Je l'entends, cachez-vous; car il va vous surprendre.

EUPHROSINE.
Juste ciel! quel effroi son nom seul fait répandre!

(*On voit entrer une multitude de gardes qui se rangent en haie, & ceux des paysans qui n'ont pas eu le tems de sortir, se cachent comme ils peuvent.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CORADIN, GARDES, les PAYSANS cachés.

CORADIN.
QUels chants se font entendre, & quels audacieux
Troublent insolemment le calme de ces lieux?
Cherchez les criminels: gardes, qu'on les saisisse.

ALIBOUR.
Seigneur, ces bonnes gens sont venus....

CORADIN.
Taisez-vous.

EUPHROSINE.
Ah! seigneur, pardonnez!

CORADIN.
Gardes, qu'on obéisse.

(*Les gardes amenent le paysan devant Coradin.*)
Que fais-tu dans ces lieux?

LE PAYSAN.
Ce que je fais: j'ai peur.

CORADIN.
Va, tremble; tu le dois.

LE PAYSAN.
De grace, monseigneur;
Laissez-vous attendrir!

(*Les gardes amenent la vieille.*)

CORADIN.
Eh! quelle est cette femme?

LA VIEILLE.
C'est une vieille, hélas! de soixante & quinze ans;

Qui tombe à vos genoux, & tremble dans son ame:
Laissez-la vivre encor; ce n'est pas pour long-tems.

ALIBOUR, *à Coradin.*

Daignez nous écouter; ces bonnes gens...

CORADIN.

Silence!

(Les gardes amenent le tambourin.)

Et toi?

LE TAMBOURIN.

Moi, monseigneur, je suis le tambourin;
Je suis venu pour égayer la danse;
C'est toujours moi qui mets la danse en train.

CORADIN.

Un tambourin chez moi! quels excès d'insolence.
Traîtres, vous sentirez le poids de mon courroux.
Que dans la tour obscure on les renferme tous.
(Les gardes emmenent le paysan, le tambourin & la vieille.)

SCENE V.

CORADIN, LES TROIS SŒURS, ALIBOUR.

ALIBOUR, *montrant les trois sœurs.*

Du comte de Sabran, monseigneur voit les filles.

CORADIN, *froidement.*

Salut.

ALIBOUR.

Et vos vassaux les trouvant si gentilles,
Ont osé pénétrer jusqu'à votre palais,
Pour avoir le plaisir de les voir de plus près.

CORADIN, *doucement.*

Je l'avois défendu.

LÉONORE, *à part.*

Quelle humeur intraitable!

EUPHROSINE.

Eh bien! s'il faut punir, c'est moi qui suis coupable;
Ils venoient m'apporter quelques petits présens,
Je n'ai pu résister à leurs soins caressans.
Je leur ai dit d'entrer.

CORADIN.

Devoient-ils vous en croire?
De mes ordres déjà perdent-ils la memoire?

EUPHROSINE.

Eh! seigneur, laissez-les approcher près de vous;
Au lieu de leur montrer ces yeux pleins de courroux,
Meritez leur amour, c'est un plus doux partage.

CORADIN.

Est-ce à moi que l'on parle? & quel est ce langage?
Ecoutez votre maître, & ne repliquez rien.
J'estimois votre pere; il se battoit fort bien:
Je veux de ses enfans protéger la foiblesse;

Je veux vous marier, vous doter toutes trois :
Vous êtes sans appui, votre sort m'intéresse :
Je vais faire bientôt annoncer un tournois ;
Plus de cent chevaliers d'une haute naissance,
Y viendront disputer le prix de la vaillance.
Je ferai publier qu'on s'y battra pour vous,
Et que les trois vainqueurs deviendront vos époux.
Combien votre destin sera digne d'envie !

EUPHROSINE.

Au nom de mes deux sœurs, je vous en remercie :
Si cet époux me plaît, seigneur, j'obéirai.

CORADIN.

Et s'il ne vous plaît pas ?

EUPHROSINE.

Je le refuserai.

CORADIN.

Vous le refuserez ?

EUPHROSINE.

Quand ce seroit vous-même

CORADIN.

Quel époux vous faut-il ?

EUPHROSINE.

Il m'en faut un que j'aime

CORADIN.

Ainsi donc un amant présenté par mes mains,
Ne recevroit de vous que froideurs & dédains.

EUPHROSINE.

S'il ne me plaisoit pas, cela pourroit bien être.

CORADIN.

Qu'entends-je ? Oubliez-vous que je suis votre maître ?

EUPHROSINE.

Non, car vous savez bien m'en faire appercevoir.

CORADIN.

Je saurais bien aussi vous forcer au devoir.

EUPHROSINE.

Moi, je veux vous forcer à devenir aimable ;
Car vous ne l'êtes point.

CORADIN.

O ciel ! est-il croyable ?
Une femme à ce point oseroit m'avillir !

ALIBOUR, *à part*.

Cela tourne assez mal.

LOUISE, *à part*.

Elle me fait frémir.

CORADIN, *s'avance vers Euphrosine*.

Ne me trompai-je point ? Est-ce bien une femme ?

EUPHROSINE.

Oui, je suis une femme, & l'on n'en peut douter ;
Un seigneur plus galant auroit dit une dame.

CORADIN.

Eh quoi ! si jeune encor, vous osez m'insulter ?

EUPHROSINE.

Mais, mon cher Coradin, vous êtes en démence.

CORADIN, *avec colere.*

Eh bien !

EUPHROSINE.

Vous nous parlez toujours d'obéissance,
De maître, de devoir, de crainte, de respect :
Vous ne savez donc pas que cela nous déplaît ?
Malgré tous vos défauts, je sens que je vous aime.
Oui, je vous aime un peu.

CORADIN, *ironiquement.*

La faveur est extrême.

EUPHROSINE.

Mais plus grande cent fois que vous ne méritez.
Vous avez, j'en conviens, de bonnes qualités ;
Mais le farouche aspect d'une tête ennemie,
Cet appareil de guerre & de la tyrannie,
Cet orgueil, cet air dur, vont vous faire haïr

CORADIN, *à part.*

D'où vient donc, qu'aujourd'hui je ne fais pas punir ?

EUPRHOSINE.

Coradin, soyez bon., si la chose est possible :
A l'amour des mortels ; êtes-vous insensible ?
Voulez-vous devenir l'horreur du genre humain ?
Qui vous hait aujourd'hui, peut vous aimer demain.
Pour être aimé, les rois ont peu de chose à faire.

CORADIN.

Aimé de mes sujets ! suis je né pour leur plaire ?

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS; UN GARDE.

CORADIN.

QUe me veut-on ?

LE GARDE.

Seigneur, madame la comtesse
Arrive ; elle voudroit saluer son altesse.

CORADIN.

Je vais la recevoir. Ecoutez, Alibour ;
Elzear de Sabran connoissoit votre zele ;
Soyez des ses enfans l'instituteur fidele ;
Sur les filles du comte ayez toujours les yeux :
Instruisez-les des lois qu'on observe en ces lieux.
Et si l'une des trois irrite ma vengeance,
Je punirai sur vous sa désobéissance.

(Il sort, les gardes le suivent.)

SCENE VII.

EUPROSINE, LÉONORE, LOUISE. ALIBOUR.

ALIBOUR.

Vous l'avez entendu ; croyez-vous maintenant
Qu'apprivoiser cet ours, soit l'effet d'un moment ?

LÉONORE.

Oh! pour moi, j'y renonce ; un pareil caractere
M'a fait perdre déjà jusqu'au desir de plaire.

LOUISE.

Je suis une entreprise où je vois du danger ;
Je laisse à qui voudra, l'honneur de nous venger.

EUPHROSINE.

Je m'en charge.

ALIBOUR.

Qui ? vous!

EUPHROSINE.

Oui, docteur, oui, moi-même.
Je vous dirai bien plus ; je crois déjà qu'il m'aime.

LÉONORE.

S'il vous aime, ma sœur, il l'a bien su cacher.

LOUISE.

Oui, vous n'avez rien fait que de l'effaroucher.

EUPHROSINE.

Je voudrois bien savoir quelle est cette comtesse
Qui venoit, disoit-on, saluer son altesse.

ALIBOUR.

C'est la comtesse d'Arles, esprit fier & hautain :
Elle fut autrefois promise à Coradin ;
Mais lui qui de l'hymen abhorre le servage,
Au mépris de sa loi, rompit le mariage.
La comtesse en conserve un fier ressentiment ;
Soit amour, soit dépit, elle a fait le serment
D'épouser Coradin ou d'en tirer vengeance :
Elle sait qu'en ces lieux vous faites résidence,
Vous devenez l'objet de son transport jaloux,
Et sans doute, elle vient pour s'opposer à vous.

EUPHROSINE.

Elle est donc bien méchante ?

ALIBOUR.

Elle est dure & cruelle ;
C'est, pour tout dire enfin, un Coradin femelle.

EUPHROSINE.

Tant mieux.

LOUISE.

Tant pis plutôt.

EUPHROSINE.

Tant mieux, dis-je, tant mieux.

Le triomphe en sera d'autant plus glorieux.

FINALE.

EUPHROSINE.

Mes cheres sœurs, laissez-moi faire ;
Vous avez peur, & moi j'espere ;
Comptez sur moi, rassurez-vous,
Coradin sera mon époux.

LÉONORE.

Ma chere sœur, j'en suis ravie ;
Votre sort est digne d'envie ;
Vous aurez un illustre époux ;
Mais mon cœur n'en est pas jaloux.

LOUISE.

La chose n'est pas encore faite.

ALIBOUR.

Sans y compter, je le souhaite.

EUPHROSINE.

Sans y compter.

ALIBOUR.

Sans y compter.

EUPHROSINE.

Eh! bien donc nous verrons qui saura l'emporter.

LOUISE.

Vous ne ménagez pas son fougeux caractère.

LÉONORE.

Vous l'avez irrité ;

EUPHROSINE.

C'est ainsi qu'il faut faire.

ALIBOUR.

Cela va mal.

EUPHROSINE.

Cela va bien.

ALIBOUR.

Je crains beaucoup ;

EUPHROSINE.

Je ne crains rien.
Mes cheres sœurs, laissez-moi faire,
Coradin sera mon époux.

LÉONORE.

Qu'il vous aime, qu'il vous préfere.
Mon cœur n'en est pas jaloux.

LOUISE.

En irritant son caractere,
Vous me faites trembler pour vous.

ALIBOUR.

Pour adoucir son caractere,
Vous ne filez pas assez doux.

ALIBOUR.

O ciel! voilà cette comtesse.

LÉONORE.

Ses yeux sont menaçans ;

LOUISE.

Ils me glacent d'effroi !

LA COMTESSE, *arrivant.*

Voilà donc le trio qui l'emporte sur moi.

ALIBOUR.

Je vois déjà briller sa fureur vengeresse.

LA COMTESSE.

Du comte maintenant je comprends le refus;

ALIBOUR.

Elle médite sa vengeance ;

EUPHROSINE.

Faisons-lui bonne contenance ;
De rage & de dépit, tous ses sens sont émus.

ENSEMBLE.

EUPHROSINE, ALIBOUR.

De rage & de dépit tous ses sens sont émus.

LOUISE, LÉONORE.

De trouble & de frayeur, tous ses sens sont émus.

LA COMTESSE.

De rage & de dépit, tous mes sens sont émus.

LA COMTESSE, *seule.*

Qui de vous trois ose prétendre
A m'enlever l'époux dont j'ai reçu la foi.

LOUISSE.

Personne, assurément.

EUPHROSINE.

Vous vous trompez; c'est moi.

LA COMTESSE.

Vous!

EUPHROSINE.

Moi, vous dis-je.

LA COMTESSE.

O ciel ! puis-je l'entendre !

LÉONORE, LOUISE.

Euphrosine, que faites-vous ?

EUPHROSINE.

Mes cheres sœurs, laissez-moi faire,
Coradin sera mon époux.

LA COMTESSE.

Si vous aspirez à lui plaire,
Tremblez, redoutez mon courroux.

EUPHROSINE.

Comtesse, vous avez beau faire,
Malgré votre dépit jaloux,
Coradin sera mon époux.

LA COMTESSE.

Vraiment vous êtes les trois Graces.

EUPHROSINE.

Et vous, la mere de l'amour.

ALIBOUR.

Moi, je suis Cupidon qui vole sur ses traces:

Le dépit dévore son ame.

LOUISE, LÉONORE, *à Euphrosine.*

N'irritez pas sa fureur.

LA COMTESSE.

Vous me raillez, tremblez.

EUPHROSINE.

Tremblez à votre tour.

LES TROIS SŒURS ET ALIBOUR.

Ah! que je hais cette femme;
Qu'elle m'inspire d'horreur!

CORADIN, *arrive furieux.*

Toujours des cris qui percent jusqu'à moi!
Alibour; est-ce ainsi qu'on observe ma loi!

LA COMTESSE.

Vous vous plaignez; c'est moi que l'on outrage:
Sans respect pour mon nom, ni mon rang,

EUPHROSINE.

Ni votre âge.

LA COMTESSE.

Et j'en accuse ces trois femmes & vous.

CORADIN.

Quoi! la comtesse aussi vient tenter mon courroux!

LA COMTESSE.

Au mépris de l'hymen dont vous m'aviez flattée,
Vous aspirez à d'autres nœuds?

CORADIN.

Moi j'aspire à des nœuds!

LA COMTESSE.

Elle s'en est vantée.

CORADIN.

Quoi! vous osez!

EUPHROSINE.

Je dis ce que je veux.

LÉONORE.

Ma sœur, je tremble...

EUPHROSINE.

Mois j'espere.

ALIBOUR.

Cela va mal,

EUPHROSINE.

Cela va bien.

ALIBOUR.

Je crains beaucoup.

EUPHROSINE.

Je ne crains rien.

CORADIN.

Ah! c'est trop m'insulter & braver ma colere.

EUPHROSINE.

Je vous l'ai dit, je vous le dis encore,
Malgré ce terrible couroux,

Coradin

Coradin fera mon époux.

LA COMTESSE.

Seigneur, vengez-moi, vengez-vous.

ENSEMBLE.

EUPHROSINE.

Je me ris de votre menace.

LÉONORE, LOUISE, ALIBOUR.

Dans mon cœur tout mon fang fe glace.

CORADIN.

Juftes ciel ! quel excès d'audace !

LA COMTESSE.

Frappez, puniffez fon audace.

CORADIN.	ALIBOUR, *à Euphrofine.*
Tremblez, redoutez mon courroux.	Craignez d'irriter fon courroux.

EUPHROSINE.

Malgré ce terrible courroux,
Coradin fera mon époux.

LOUISE, LÉONORE, LA COMTESSE, ALIBOUR.

Tremblez, redoutez fon courroux.

CORADIN.

Tremblez, redoutez mon courroux.

(Coradin fort furieux il eft fuivi de la comteffe. Les trois fœurs fortent avec Alibour du côté oppofé à celui de Coradin.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le Théâtre repréfente l'appartement de Coradin.)

SCENE PREMIERE.

CORADIN, GARDES, *dans le fond.*

CORADIN, *marchant lentement, l'air morne & penfif.*

Quel poifon dans mon fein vient-il donc fe répandre !
Du trouble qui me fuit, je ne puis me défendre.
Un fantôme importun que je ne connois pas,
Vient effrayer mon ame, & s'attache à mes pas.
Eft-ce une erreur ? un fonge ? ou quelque maladie ?
Veut-elle dans mes fens exercer fa furie ?
Elle affoiblit déjà me forces & ma voix,
Et je fens que je crains pour la premiere fois.
Quel eft donc ce tourment dont j'ignore la caufe ?
A mes vaftes defirs manque-t-il quelque chofe ?
Tout m'obéit, tout tremble alors que je le veux.

CORADIN, *à lui-même.*

A mes yeux étonnés, tout se trouble, tout change;

ALIBOUR, *à part.*

Le tigre est amoureux; Euprosine a raison.

CORADIN.

Mais, de ce mal du moins puis-je savoir le nom?

ALIBOUR.

Son nom, ah! seigneur, que voulez vous apprendre?
C'est-ce mal qui jadis réduisit Troie en cendre!
C'est ce mal qui de Rome a fait chasser les rois:
Ce mal qui réunit tous les maux à la fois:
Mal, qui du genre humain hâtera la ruine;
Mal, qui se rit de vous & de la médecine;
Mal, qui brûle la nuit & dévore le jour;
Le plus affreux des maux!

CORADIN, *impatient.*

Son nom? son nom?

ALIBOUR, *avec emphase.*

L'amour.

CORADIN.

L'amour! l'amour! l'amour; ô comble de misere!

ALIBOUR.

Sur cet accident-là, j'aurois voulu me taire.

CORADIN, *désespéré.*

De cet indigne mal, il faudra donc mourir?

ALIBOUR.

Attendez tout du temps; lui seul peut vous guérir.

AIR.

Minerve! ô divine sagesse!
Dissipe une fatale erreur;
Viens illuminer son altesse;
Calme le tourment qui l'oppresse.
Rends l'espoir à son ame, & la paix à son cœur.
C'en est fait, un brûlant délire
Porte le trouble dans ses sens;
Il gémit, s'agite & soupire,
Et ses efforts sont impuissans,

CORADIN.

Ah! docteur, cher docteur, ayez pitié de moi!
Ecartez ce fantôme, il me glace d'effroi.

ALIBOUR.

Minerve, ô divine sagesse! &c.

SCENE III.

CORADIN, *seul*

N'EST-ce point une erreur? est-il bien vrai que j'aime?
Amoureux! & de qui? Je l'ignore moi-même.
Coradin auroit pu s'avilir à ce point.
Une femme oseroit... Eh! non, je n'aime point!

Ce docteur ignorant voudroit me faire croire
Que j'ai pû jusque là, faire tort à ma gloire.
Insolent médecin, je saurois le punir.
Non, non, je n'aime point; je hais, je veux haïr.
Je hais tout; de l'amour est-ce là le symptôme?

SCENE IV.

CORADIN, EUPHROSINE.

EUPHROSINE.

Monseigneur, permettez...

CORADIN.

Ciel! voilà mon fantôme!
Oui, je le reconnois.

EUPHROSINE, *à part.*

Il me semble interdit.

CORADIN, *à part.*

Eh! voilà donc l'objet qui trouble mon esprit?

EUPHROSINE, *à part.*

Attaquons; le moment me paroît favorable.

CORADIN.

De quel droit osez vous pénétrer en ces lieux!

EUPHROSINE, *avec une douleur simulée*

Monseigneur, j'y venois vous faire mes adieux;
Si je vous offensai, daignez me faire grace.

CORADIN.

Vous partez?

EUPHEOSINE.

Mais, c'est vous qui voulez qu'on nous chasse.

CORADIN, *durement.*

C'est vrai, je ne veux plus de femmes dans ma cour;
Retournez au couvent.

EUPHROSINE.

C'est un triste séjour.
Vous nous aviez promis...

CORADIN.

Je tiendrai ma promesse:
A votre sort toujours ma bonté s'intéresse:
Je vous ferai jouir du destin le plus doux;
Par-tout où vous serez, je veillerai sur vous.
Allez....

EUPHROSINE, *feignant de pleurer.*

Adieu, seigneur.

CORADIN.

Vous répandez des larmes?

EUPHROSINE.

Je l'avouerai, ces lieux avoient pour moi de charmes!
De rester près de vous, j'avois formé le vœu;
Je ne m'entendois pas que ce fût pour si peu.
Je disois, monseigneur, nous tiendra lieu de pere;

Nous aurons pour appui sa bonté tutélaire.
Heureuse par ses dons, nous l'aimerons toujours,
Et nous prierons le ciel de veiller sur ses jours.
Ainsi je me livrois à la douce espérance,
Et des biens à venir, je jouissois d'avance.
Il y faut renoncer, il faut quitter ces lieux.
N'y pensons plus, seigneur, recevez mes adieux.

CORADIN, *à part.*

Quels accens inconnus! quel charme inconcevable!

EUPHROSINE, *à part.*

Je te forcerai bien à me trouver aimable.

CORADIN, *à part.*

Quel trouble!... Hâtons-nous de la faire partir;
Car je sens que ses pleurs sauroient trop m'attendrir.
(*Haut.*)
Euphrosine, il est temps. (*à part*) Je n'ose le lui dire...
(*Haut.*)
Euphrosine, (*à part.*) ma voix sur mes levres expire.
Quelle honte, grand Dieu! (*haut durement.*) Euphrosine, il est temps.

EUPHROSINE.

N'achevez pas, seigneur, hélas! je vous entends:
Vivez heureux, & que la gloire
Vous comble de prospérités:
Euphrosine, de vos bontés
Ne perdra jamais la mémoire;
J'ai mérité votre couroux.

CORADIN, *à part.*

A l'éloigner de moi, je ne puis consentir.
Euphrosine?

EUPHROSINE.

Seigneur,

CORADIN.

Vous allez donc partir?

EUPHROSINE.

C'est vous qui le voulez.

CORADIN.

Restez, je vous pardonne.

EUPHROSINE.

Je ne partirai point?

CORADIN.

Restez, je vous l'ordonne.

EUPHROSINE.

Et dans quels lieux, seigneur, fixez-vous mon séjour?
Sera-ce près de vous?

CORADIN.

Demeurez dans ma cour.
Vos prieres, vos pleurs ont calmés ma colere;
Et je ne songe plus qu'à vous servir de pere;
Annoncez à vos sœurs ma résolution.

EUPHROSINE.

Je resterai, seigneur ; mais sous de condition.

CORADIN.

Sous des conditions ? Eh! quel est ce langage !
Je ne m'attendois pas à ce nouvel outrage.

EUPHROSINE.

Eh! quoi ? vous me chassiez, quand je voulois rester ;
Et quand je veux partir, vous voulez m'arrêter !

CORADIN.

Vous arrêter! c'est vous qui, les yeux pleins de larmes,
Pour rester dans ma cour, employez tous vos charmes.

EUPHROSINE.

Vous vous trompez, seigneur, je venois dans ces lieux
Pour vous demander grace & faire mes adieux.
Quand on fait ses adieux, c'est pour partir, je pense ?

CORADIN, *avec ironie.*

Et quelles sont ces loix que madame dispense ?

EUPHROSINE.

Ce ne sont point des loix ; mais des conditions,
Que l'on nomme autrement capitulations :
D'abord, que vous soyez plus humain, plus traitable,
Et que vous travailliez à devenir aimable.
Ensuite vos sujets approcheront de vous,
Et vous leur montrerez un air affable & doux.
De plus, vous détruirez cette prison obscure
Qui fait horreur à l'homme, & honte à la nature.
Enfin vous me rendrez ces pauvres paysans,
Qui venoient pour me voir & m'offrir leurs présens.

CORADIN.

Je ne sais où j'en suis ; ma surprise est extrême !

EUPHROSINE.

Ecoutez, Coradin, voulez-vous qu'on vous aime ?

CORADIN.

Mais...

EUPHROSINE.

Oui, vous le voulez ; tout le monde le veut.
Le cœur cherche l'amour ; est aimé qui le peut.
Malgré tous vos défauts, vous pouvez l'être encore ;
Avant qu'il soit un an, je veux qu'on vous adore.
Allons, promettez-moi que vous m'obéirez.

CORADIN, *souriant.*

Pour prix de tant d'efforts, c'est vous qui m'aimerez ?

EUPHROSINE.

Ah! vous allez trop loin ; commencez par me plaire,
Puis nous verrons après ce que nous pourrons faire.
De plus, faites sortir ce jeune chevalier
Qui languit en prison, depuis un mois entier.

(*La comtesse paroît dans le fond & les écoute.*)

CORADIN.

Comment le savez-vous ?

EUPHROSINE.

Mais je le fais; n'importe.

CORADIN.

Il est mon prisonnier.

EUPHROSINE.

Oui; mais je veux qu'il forte.

Quel est son rang! son nom!

CORADIN.

Je ne le connois pas.

L'insolent refusois de me céder le pas.

J'ai bien su l'en punir.

EUPHROSINE.

Et c'est pour ce grand crime,

Que de vos cruautés il devient la victime!

Accordez-moi sa grace, & faites-le fortir.

CORADIN.

A cet article-là, je ne puis consentir.

EUPHROSINE.

Eh! quoi! ne suis-je pas votre chere Euphorsine!

Vous m'aimez, je le vois, du moins je le devine:

Ne me refusez pas cette marque d'amour;

Je vous prie aujourd'hui; vous me prierez un jour.

Ah! je sens qu'à mes vœux votre cœur va se rendre;

Je vais trouver mes sœurs, & je vais leur apprendre,

Que monseigneur, content de mes soumissions,

A bien voulu souscrire à mes conditions.

(*Euphrosine sort, & la comtesse se cache pour la laisser passer.*)

SCENE V.

CORADIN, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *dans le fond & à part, à Euphrosine qui sort.*

Va, si de l'emporter j'ai perdu l'espérance;

J'en tirairai du moins une affreuse vengence.

CORADIN, *sans voir la comtesse.*

Quel tendre mouvemens fait tressaillir mon cœur!

Qui l'eût cru que l'amour eût autant de douceur!

Oui, charmante Euphrosine, il faut que je te cede.

Dans mon cœur etonné tu fais naître l'amour.

Et ce grand changement est l'ouvrage d'un jour.

Quel est ce prisonnier dont le sort l'intéresse?

Pour un homme inconnu, pourquoi tant de tendresse!

LA COMTESSE, *s'avance vers Coradin.*

Seigneur, c'est donc ainsi que vous savez punir!

CORADIN, *durement*

Je fais ce qui me plaît...

LA COMTESSE.

Elle a su vous fléchir.

CORADIN, *de même.*

De qui me parlez-vous ?

LA COMTESSE.

De la belle Euphrosine.
Vous êtes tout frappé de sa beauté divine ;
Je crois qu'elle a raison ; vous serez son époux.

CORADIN.

Si j'épouse quelqu'un, ce ne sera pas vous.

LA COMTESSE, *avec un sourire forcé.*

Mais, si sur votre cœur elle a pris tant d'empire,
Accordez-lui du moins, l'objet qu'elle désire.

CORADIN.

Eh quoi ?

LA COMTESSE.

Rendez-lui donc son jeune prisonier.

CORADIN.

Eh ! pourquoi le lui rendre !

LA COMTESSE.

Il est son chevalier.

CORADIN.

Il est son chevalier ?

LA COMTESSE.

Oui ; ce beau couplet s'aime.

CORADIN.

Il s'aime ?

LA COMTESSE.

Dès long-tems leur amour est extrême ;
Et vous êtes le seul qui l'ayez ignoré.

CORADIN, *à part.*

D'un tourment tout nouveau je me sens dévoré.

LA COMTESSE.

Mais, que vois-je, seigneur ! votre figure change.

CORADIN, *troublé.*

Ce n'est rien.

LA COMTESSE.

Vous souffrez une douleur étrange ?

CORADIN, *plus fort.*

Ce n'est rien.

LA COMTESSE.

Je le vois, votre esprit est troublé.
Ah ! que je me repens de vous avoir parlé.

DUO

Gardez-vous de la jalousie ;
Redoutez son affreux transport ;
Ce monstre empoisonne la vie,
Et finit par donner la mort.

CORADIN.

Je ne puis déguiser ma rage ;

Je

Je la sens croître & redoubler :
Ah ! s'il est vrai que l'on m'outrage,
Leur sang, tout leur sang va couler.

LA COMTESSE.

Seigneur, se peut-il qu'une femme
Trouble jusqu'à ce point la paix de votre cœur.

CORADIN.

Du funeste poison qui dévore mon ame,
Non, non, rien n'égale la fureur.

LA COMTESSE.

Songez-donc qu'ils s'aimoient, avant de vous connoître.

CORADIN.

Je songe à me venger, je songe à les punir.

LA COMTESSE.

De haïr ou d'aimer, est-on jamais le maître ?

CORADIN.

Je le serai, je le serai de les faire périr.

ENSEMBLE.

Foible rival ! perfide femme !
Je saurai bien vous séparer.

LA COMTESSE.

Ingrat ! ingrat ! j'ai soufflé dans ton ame,
Un feu qui va te dévorer.
Pourquoi donc en vouloir à ce couple qui s'aime ?
Vous aimez bien, vous qui voulez punir :
Faites plutôt un effort sur vous-même ;
Pardonnez-leur, & laissez-les unir.

CORADIN.

J'aime ; un autre est aimé. Non, je ne puis le croire
Qu'Euphrosine à ce point, ait osé me tromper.

LA COMTESSE.

De ces folles amours, pourquoi vous occuper ?
Songez plutôt à votre gloire.

CORADIN.

Euphrosine perfide !

LA COMTESSE.

Et pourquoi ce courroux !
Vous a-t-elle promis de ne plaire qu'à vous ?

ENSEMBLE.

(à part.)

Dans ton sein j'ai porté la flamme ;
Et tu fais pour l'éteindre, un inutile effort.

CORADIN.

Je sens à chaque instant redoubler mon transport.
Foible rival ! perfide femme !
Tremblez ; rien ne pourra vous soustraire à la mort.
De l'airain beliqueux, les sons se font entendre.

SCENE VI.

Les précédens, UN GARDE.

UN GARDE.

AH! ſeigneur! accourez, & venez-vous défendre :
Nous voyons dans les champs, flotter des étendarts;
Et des ſoldat nombreux courent vers nos remparts.

LA COMTESSE.

Juſte ciel!

CORADIN.

Du château faites fermer les portes;
De mes braves ſoldats, aſſemblez les cohortes :
Je rends graces au ciel dont l'utile rigueur,
Me prépare un danger digne de ma valeur.
Le ſignal de combats, le noble bruit des armes,
D'une erreur paſſagere a diſſipé les charmes;
Et dans l'empreſſement de ſignaler mon bras,
Je n'ai plus d'autre amour que celui des combats.
(Il ſort.)

SCENE VII.

Pendant cette ſcene & la ſuivante, on voit dans le fond, des troupes de ſoldats qui défilent avec précipitation.

LA COMTESSE, *ſeule.*

IL l'aime; c'en eſt fait, je perds toute eſpérance;
Mais le ſort me préſente un moyen de vengeance.
Tandis que les combats l'éloigneront de nous,
J'aurai du moins le temps de préparer mes coups.
Dédaigneuſe beauté! je te ſerai fatale!
Et la mort.. mais voici mon heureuſe rivale.

SCENE VIII.

LA COTTESSE, EUPHROSINE.

EUPHROSINE.

ENCORE cette comteſſe... *(Elle veut ſortir.)*

LA COMTESSE.

Eh! madame, approchez.
Ne me redoutez pas; celui que vous cherchez,
Sera bientôt contraint d'abandonner vos charmes;
Ce départ affligeant coûtera bien de larmes :
Croyez que je prends part à cet événement;
Je ſais qu'il eſt bien dur de quitter un amant!

EUPHROSINE.

Je ne le cache point, comteſſe, je m'étonne,
Que ſi peu galamment Coradin m'abandonne;
Et, quoiqu'un ennemi l'appelle en d'autres lieux,

Il devoit, en partant, me faire ses adieux.
Je suis sa dame enfin, &.. mais je crois l'entendre;
Je vois qu'à son devoir monseigneur sait se rendre.

SCENE IX.

Les précédens, CORADIN, SOLDATS.

CORADIN, *armé d'une lance, d'un bouclier, d'une épée & d'un casque.*

Les ennemis encor sont loin de nos remparts.
Soldat, observez-les; veillez de toute parts.
Dès qu'ils approcheront, vous viendrez m'en instruire.
Euphrosine, écoutez, & vous, qu'on se retire.
Il fait signe aux soldats & à la comtesse de sortir; celle-ci jette un regard furieux sur Euphrosine, en quittant la scene.)

SCENE X.

CORADIN, EUPHROSINE.

CORADIN.

Je pars; je vais chercher la victoire ou la mort.
J'ignore quel succès me destine le sort;
Mais je pourrai mourir dans une paix profonde,
Je ne regrette rien, je n'aime rien au monde.

EUPHROSINE.

Avec combien de grace, avec qu'elle douceur
Vous savez à mes yeux dévoiler votre cœur,
Vous ne regrettez rien? Mais si l'on vous regrette.

CORADIN.

Perfide!

EUPHROSINE.

Eh! pourquoi donc cet aimable épithete!

CORADIN.

Oubliez-vous déjà votre beau chevalier?

EUPHROSINE.

Mon chevalier?

CORADIN.

Eh! oui, le jeune prisonnier.

EUPHROSINE.

Quoi! vous êtes jaloux? Ah! j'en suis enchantée.

CORADIN, *avec fureur.*

De vous jouer de moi, vous êtes vous flattée?

EUPHROSINE.

Courage, Coradin; j'aime votre courroux:
Je vois que vos soupçons ne viennent pas de vous;
Et je sais d'un j'aloux excuser la foiblesse.
Le jeune prisonnier, pour qui je m'intéresse,
N'est point connu de moi; par pure human ité

Je voulois, fans le voir, le mettre en liberté.
S'il étoit mon amant, j'aurois fu vous le dire ;
Je n'ai point d'intérêt à tromper, à féduire ;
Mon cœur n'eut point encor de tendre fentiment,
Et le toucher n'eft pas l'affaire d'un moment.

CORADIN, *à part.*

Quel eft donc fur nos cœurs, l'afcendant d'une femme ?
Sa voix feule a calmé le trouble de mon ame.

(*à Euphrofine.*)

Quoi ! vous ne l'aimez pas ? Ofez-vous le jurer ?

EUPHROSINE.

Non, je ne l'aime point ; je le jure fans peine ;
Car il m'eft inconnu : pour mieux vous l'affurer,
Je ne demande plus que vous rompiez fa chaîne.

CORADIN.

Ah ! charmante Euphrofine, excufez mon tranfport.
Il faut vous tout céder ; l'amour eft le plus fort.
Vous triomphez de moi, je me rends, je vous aime :
Vos charmes font divins ; mon amour eft extrême :
Vous aimer & vous plaire, eft mon unique vœu.

EUPHROSINE.

Vous m'aimez ? eft-ce ainfi que l'on fait un aveu ?
Avec ce bouclier, ce cafque & cette lance,
D'un amant qui fupplie, avez-vous l'apparence ?
Me parlez-vous en maître ? êtes-vous mon vainqueur ?
Eloignez-vous un peu ; tout ce fer me fait peur.

CORADIN.

Allons ; belle Euphrofine, il faut vous fatisfaire.
Que ne feroit-on pas dans l'efpoir de vous plaire ?
Me voilà défarmé. (*Il quitte fon bouclier & fa lance.*)

EUPHROSINE.

Ce large baudrier,
Vous donne encor l'afpect d'un farouche guerrier.

CORADIN, *pofe fon épée.*

Me voilà fans épée ? En faut-il davantage ?

EUPHROSINE.

Oui ; ce cafque pefant vous couvre le vifage ;
Il vous donne un air dur...

CORADIN, *ôtant fon cafque.*

Suis-je bien maintenant ?

EUPHROSINE.

Pas encore.

CORADIN.

Pas encore ?

EUPHROSINE.

Je vous trouve trop grand.

CORADIN.

Vous me trouvez trop grand ?

EUPHROSINE.

Oui, je vous le répéte

Il faut, pour vous parler, que je leve la tête.

CORADIN.

Eh bien! vous le voulez, je tombe à vos genoux!
Je n'éprouvai jamais un sentiment si doux!
C'est envain, je le sens que mon cœur trop rebelle,
A voulu sécouer une chaîne si belle;
Et ce fier Coradin de ses fers étonné,
N'est plus qu'un foible esclave, à vos pieds prosterné.

EUPHROSINE.

Mon cœur est satisfait de votre obéissance,
Et vous méritez bien que je vous récompense.
Je vous ai fait quitter tout l'attirail guerrier,
Armez-vous de ma main; soyez mon chevalier.

(Elle lui rend les armes.)

CORADIN.

Mon bras armé par vous, est sûr de la victoire.

SCENE XI.

Les précédens, ALIBOUR, LOUISE. A LÉONORE, GARDES, SOLDATS.

ALIBOUR, *en entrant, à part, en habit deguerrier.*

FINALE.

Monseigneur, à genoux, ah! qui pourroit le croire!

CORADIN.

Eh bien! les ennemis osent-ils approcher?
Pour les vaincre, faut-il que j'aille les chercher!

ALIBOUR.

Ils sont près de nos murs; Robert est à leur tête;
A nous livrer l'assaut, il nous dit qu'il s'apprête;
Si vous ne consentez à lui rendre, en ce jour,
Le jeune chevalier, détenu dans la tour.

CORADIN.

S'il l'avoit demandé d'une voix suppliante,
Coradin, sans raçon rempliroit son attente;
Mais, dès que son orgueil nous ose menacer,
Soldats, ne songez plus qu'à les bien repousser.
Suivons le chemin de la gloire,
Imitez-moi, braves soldats
Un Dieu puissant arme mon bras,
Il me répond de la victoire,

ALIBOUR.

On voit bien que le dieu d'amour,
Avec Mars a fait alliance.

CORADIN, *à Euphrosine.*

Euphrosine, dans mon absence,
Régnez commandez dans ma cour;
Régnez-y même à mon retour;
A tous les prisonniers je rends la liberté.

EUPHROSINE.

A tous les prisonniers!

CORADIN.

Un seul est excepté.

D'un reste de soupçon, pardonnez la foiblesse.

EUPHROSINE.

Je l'excuse, quoiqu'il me blesse;
Mon cœur ne l'a pas mérité.

LOUISE, LÉONORE.

A l'éclat qui vous environne,
Un nouvel éclat va s'unir.

CORADIN, ALIBOUR.

J'entends le signal des combats.

LES TROIS SŒURS.

Et des lauriers que vous allez cueillir,
Nos mains tresseront le couronne.

CHŒUR DES GUERRIERS.

Coradin, volons aux combats.

LES TROIS SŒURS.

Coradin, volez aux combats.

ALIBOUR, CHŒUR DES GUERRIERS.

Suivons le parti de la gloire;
Un Dieu puissant arme son bras;
Il nous répond de la victoire.

CORADIN

Suivons le chemin de la gloire;
Imitez-moi, braves soldats.
Un Dieu puissant arme mon bras;
Il me répond de la victoire.

LES TROIS SŒURS, ALIBOUR.

Coradin, volez aux combats,
Suivez le chemin de la gloire;
L'amour vient d'armer votre bras;
Il vous répond de la victoire.

TOUS EN CHŒUR.

Un Dieu puissant arme, &c.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA COMLESSE, LE GEOLIER CARON, UN SOLDAT.

LA COMTESSE, *au fond, aux soldats.*

Vous, restez dans le fond, gardez-vous d'en sortir,
Et si quelqu'un paroît, venez m'en avertir.

(Elle s'avance sur l'avant-scene.)

Caron, puis-je compter ſur votre complaiſance !

CARON.

Vous n'avez qu'à parler.

LA COMTESSE.

Je médite un projet :
Vous m'avez inſpiré beaucoup de confiance ;
J'ai beſoin d'un brave homme, & vous êtes mon fait.
Il faut, mon cher Caron, me rendre un grand ſervice.

CARON.

Ordonnez.

LA COMTESSE.

Monſeigneur pouſſé par un caprice,
A tous les priſonniers donne la liberté.

CARON.

Ah ! ne m'en parlez pas ; j'en ſuis tout attriſté.

LA COMTESSE.

(*à part.*)
Il eſt avare, bon : c'eſt ce que je deſire.
(*haut.*)
Caron, retenez bien ce que je vais vous dire :
Vous ferez évader, ſur le déclin du jour,
Le jeune priſonnier qui reſte dans la tour.

CARON.

Madame, y penſez-vous ! La choſe eſt impoſſible.

LA COMTESSE, *tire une bourſe de ſa poche.*

Caron, je vous croyois une ame plus ſenſible,
Et ſur votre bon cœur tellement je comptois,
Qu'à vous récompenſer déjà je m'apprêtois :
Mais vraiment vous avez une fauſſe maxime,
Faire un bien pour un bien, ne peut pas être un crime :
Aux pauvres priſonniers rendre la liberté,
N'eſt qu'un beau mouvement de généroſité.
L'humanité pour vous, n'a-t-elle point de charmes ?

CARON, *regarde la bourſe.*

L'humanité ! Ce mot me touche juſqu'aux larmes !
Ce mot m'a fait trouver de la facilité,
Où mon eſprit voyoit de l'impoſſibilité.
Oui, vous avez raiſon ;... je commence à comprendre ;
Où l'on trouve le bien, c'eſt-là qu'il faut le prendre.
(*Il prend la bourſe.*)
Ah ! ſi j'avois ſouvent de pareilles leçons,
Je ſerois philoſophe, en dépit des priſons !
Je vais du priſonnier hâter la délivrance.

LA COMTESSE.

Faites que de la tour il s'échappe en ſilence.
Et quand il ſera prêt à ſortir de ces lieux,
Vous lui direz tout bas, d'un air miſtérieux,
Que la belle Euphroſine eſt ſa libératrice ;
Que c'eſt le tendre amour qui lui rend ce ſervice.

CARON.

Cette belle Euphrosine est-ce vous!

LA COMTESSE.

Non vraiment.

CARON.

C'est ce que je disois.

LA COMTESSE.

Allez donc promptement.
Ce soldat, du château connoît les avenues,
Du jeune prisonnier il guidera les pas,
Et saura lui montrez des secrettes issues.
Je m'en rapporte à lui; pour toi, tu reviendras.
Et si tout s'est passé selon mon espérance,
Réjouis-toi, Caron, nouvelle récompense.
Du silence sur-tout.

CARON, *s'en retourne:*

Vive l'humanité!
Au pauvre prisonnier rendons la liberté.

(*Il sort avec le soldat.*)

SCENE II.

LA COMTESSE, *seule*

J'AI vaincu du geolier l'avare résistance;
Il me reste à frapper les plus terribles coups.
Du jaloux Coradin enflammons le courroux;
Perdons une rivale, & comblons ma vengeance.

(*Elle s'assied à une table & écrit.*)

Monseigneur, un perfide projet se trame contre vous. Si je n'écoutois que le ressentiment que m'ont inspiré vos mépris, je me garderois bien de vous en instruire; mais vous m'êtes toujours cher, & je ne puis souffrir qu'on vous trompe aussi indignement. Sachez donc que cette belle Euphrosine vient de faire évader le jeune chevalier que cette nuit elle doit aller le joindre & se réunir à vos ennemis. Vous êtes au pied de ces murailles, un moment vous suffit pour me faire parvenir vos ordres: mais sur-tout, gardez-vous de la jalousie; vengez-vous en souverain, & non pas en amant désespéré.

Tandis qu'elle cachette la lettre, on entend dans le fond le son de plusieurs instrumens champêtres.)

Eh quoi! de la musique & des chants d'alégresse,
L'absence d'un seigneur cause peu de tristesse!
Laissons-les librement chanter, se divertir;
Un moment suffira pour troubler leurs plaisirs.

(*Elle sort & emporte la lettre.*)

SCENE

SCENE III.

EUPHROSINE, LÉONORE, LOUISE, *entrant, se tenant par la main, suivies d'une troupe de paysans & de paysannes, parmi lesquels se trouvent la vieille, le paysan & le tambourin qui sont sortis de prison: les portes du fond qui restent ouvertes, laissent appercevoir un vaste jardin.*

EUPHROSINE.

Mes amis, soyons gais, comme on l'est au village,
La tristesse & les pleurs, sont un mauvais présage.
Croyez moi; monseigneur reviendra triomphant:
Attendons sont retour en nous divertissant;
Douter de son succès, feroit tort à sa gloire;
Mais les chants d'alégresse attirent la victoire.

(On danse.)

EUPHROSINE.

Puisque l'on peut chanter, sans craindre les prisons,
A ces bons paysans disons quelques chansons.

LA VIEILLE.

Mes amis, écoutez; finissez votre danse.

EUPHROSINE.

Toi qui chantes si bien, Léonore commence.

LÉONORE.

Ma sœur....

EUPHROSINE.

Dis-nous cet air qui parle des guerriers;
De soldats, de combats, de trépas....

LÉONORE.

Volontiers.

LA VIEILLE.

La demoiselle chante, chut! faites-donc silence.

LÉONORE.

ARIETTE.

Quand le guerrier vole aux combats,
Il n'aspire qu'à la victoire;
Pour un laurier, il brave le trépas;
Il n'a d'amis que ses soldats,
Et de maîtresse, que la gloire.
Mais par le tendre amour si son cœur est charmé;
Un doux soupir se mêle au bruit des armes,
L'image de l'objet dont il est enflâmé,
Le suit au milieu des alarmes:
Et si pour lui le péril a des charmes,
C'est qu'après la victoire, il sera mieux aimé.
Le guerrier retourne aux combats,
Il y cherche une double gloire.
C'est pour l'amour qu'il brave le trépas,
Et ce Dieu qui soutient son bras,
Lui promet la victoire.

SCENE IV.

Les précédens; ALIBOUR.

EUPHROSINE.

QUELQU'UN s'approche. Eh! quoi! c'est vous, maître Alibour?
Quel fâcheux accident presse votre retour?

ALIBOUR.

Hélas! je suis chargé d'un bien triste message!

EUPHROSINE.

Ciel!

ALIBOUR.

Pour vous l'expliquer, je manque de courage!

EUPHROSINE.

Mais vous nous effrayez, docteur; rassurez-nous.

ALIBOUR, *aux paysans.*

Mes amis! mes enfans de grace éloignez-vous;
Vous n'apprendrez que trop cette affreuse nouvelle!

EUPHROSINE.

Maître, vous nous causez une frayeur mortelle!

ALIBOUR.

Ce secret devant tous ne peut se révéler;
Euphrosine est la seule à qui je puis parler.

LOUISE.

Eh, quoi! vous nous laissez dans cette inquiétude?

ALIBOUR.

Mes enfans, laissez-nous, le temps est précieux.

(*Ils sortent tous tristement.*)

SCENE V.

EUPHROSINE, ALIBOUR.

ALIBOUR.

JE vais vous dévoiler un mystere odieux:
La comtesse vous tend tous les pieges du crime;
Sans moi, de ses fureurs vous en seriez la victime.
Elle a si bien du comte enflâmé le transport,
Qu'il m'envoie à l'instant pour vous donner la mort.

EUPHROSINE.

Dieux!

ALIBOUR, *très-vite*

Je n'ai pas eu le temps d'en dire davantage.
Coradin furieux & prompt à condamner,
M'a dicté l'ordre affreux de vous empoisonner.

EUPHROSINE.

M'empoisonner! le monstre! auriez-vous le courage?

ALIBOUR.

Un ſi noir attentat eſt bien loin de mon cœur.
Craignant qu'il ne chargeât quelqu'autre du meſſage,
Je vous trouvai des torts, j'approuvai ſa rigueur;
Et lui fis le ſerment de ſervir ſa fureur.
Mais qui jura le crime, à des droits au parjure;
J'ai pris, pour vous ſauver, la route la plus ſûre.
Un breuvage innocent compoſe la boiſſon
Que je dois vous donner comme un mortel poiſon:
Jouez bien votre rôle aux yeux de la comteſſe;
Peignez le déſeſpoir, la douleur, la triſteſſe;
Du breuvage feignez de reſſentir l'effet,
Et gardez ſur ma ruſe, un ſcrupuleux ſecret:
Il faut qu'à vos ſœurs mêmes il ſoit impénétrable;
Il faut que leur douleur paroiſſe véritable:
Le ſecret dévoilé nous perdroit tous les deux.

EUPHROSINE.

Cette horreur, ſur mon front fait dreſſer les cheveux.

ALIBOUR.

Ne craignez rien pour vous, gente & belle Euphroſine!
Je ſubirai plutôt la mort qu'on vous deſtine,
Que de trancher le fil de jours ſi précieux.

EUPHROSINE.

Comment récompenſer des ſoins ſi généreux!

ALIBOUR.

Vivez; votre bonheur ſera ma récompenſe.
J'entends du bruit, fuyez; la comteſſe s'avance:
Songez bien à jouer la douleur & l'effroi.

(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

ALIBOUR, LA COMTESSE.

(*Alibour va s'aſſeoir près de la table, & s'y appuie dans l'attitude de la douleur.*)

LA COMTESSE.

Vous nous portez, dit-on, de fâcheuſes nouvelles,
Alibour!

ALIBOUR.

Ah! madame, elles ſont bien cruelles;

LA COMTESSE.

Expliquez-vous, parlez!

ALIBOUR.

Fier & victorieux;
Monſeigneur étoit prêt à rentrer en ces lieux,
Lorſque, près de nos murs, il reçoit votre lettre;
Il la lit, il pâlit & devient furieux...

LA COMTESSE.

Achevez...

ALIBOUR.

Ce billet que je dois vous remettre,
Contient ses volontés & vous instruira mieux.

LA COMTESSE

(*Elle lit.*)

Je vous rends grace, comtesse, de m'avoir éclairé sur la conduite & les sentimens de la perfide Euphrosine. Quand je voudrois douter de sa trahison, je ne le pourrois : un transfuge vient d'apprendre que le jeune prisonnier avoit reparu dans l'armée ennemie. Je veux donc que ma vengeance soit aussi affreuse que l'ingratitude est insigne. Je veux qu'un poison lent, mais terrible & mortel, fasse couler la mort dans les veines de la coupable. Je veux qu'à mon arrivée, qui ne tardera pas, il ne lui reste de momens à vivre, que ce qu'il faudra, pour essuyer mes derniers reproches, & trop peu, pour qu'elle ait le temps de m'attendrir & d'exciter ma pitié. Alibour m'a juré de servir mon courroux ; assurez-vous de sa personne, s'il refuse d'obéir. Adieu, comtesse, je saurai reconnoître le service que vous me rendez...

LA COMTESSE.

(*Après avoir lu.*)

Mais que vois-je ? Alibour, vous répandez des larmes ?

ALIBOUR.

Ah ! quoique la perfide ait mérité la mort,
Je ne puis m'empêcher de déplorer son sort !
Et je regrette hélas ! sa jeunesse & ses charmes !

LA COMTESSE.

Maître, il ne s'agit point ici de sattendrir.
Qu'avez-vous resolu ?

ALIBOUR.

J'ai juré d'obeir.

LA COMTESSE.

Faites donc, sans tarder, préparer le breuvage.
Qu'on l'apporte à l'instant.

ALIBOUR.

J'ai fait ce triste ouvrage ;
Monseigneur sous ses yeux me l'a fait apprêter,
Un soldat tient la coupe, & va vous l'apporter.

(*Il sort.*)

LA COMTESSE.

Ma rivale succombe, achevons sa ruine.
Holà, gardes !

UN GARDE, *suivi de plusieurs autres*

Madame,

LA COMTESSE.

Amenez Euphrosine :
Défendez à ses sœurs d'accompagner ses pas,
Sur-tout que de vos mains, elle n'échappe pas.

LE GARDE.

O ciel!

LA COMTESSE.

Obéissez, c'est par l'ordre du maître.

(Les gardes sortent.)

Ne perdons pas de temps, le comte va venir;
Il vera ma rivale, & l'amour va renaître.
Immolons la victime, & faisons la périr,
Avant que Coradin ait pu se repentir.

(Alibour rentre suivi d'un soldat qui porte la coupe, il la pose sur la table. Le soldat sort.)

ALIBOUR.

Madame, la voilà cette coupe funeste:
J'ai rempli, mes devoirs, dispensez-moi du reste.
Laissez-moi m'éloigner. C'est bien assez hélas!
Que mes tremblantes mains préparent sont trépas.

(Il veut s'éloigner.)

LA COMTESSE.

Restez.

ALIBOUR.

Quoi! je ferai témoin de son supplice?

LA COMTESSE.

Restez, lisez cet ordre; il faut qu'il s'accomplisse.
Mais, voici la coupable. Eh quoi! vous frémissez!
Il y va de vos jours, si vous n'obéissez.

SCENE VII.

Les précédens, EUPHROSINE, *conduite par les gardes.*

EUPHROSINE, *en entrant.*

De quoi m'accuse-t-on? de quoi suis-je coupable?
Pourquoi de ces soldats l'appareil redoutable?
Comtesse, monseigneur, vous a-t-il donc permis
De me faire traiter avec tant de mépris?

LA COMTESSE.

Madame, je n'ai point de comptes à vous rendre:
Lisez; par cet écrit vous allez tout apprendre.

EUPHROSINE, *avec une fierté affectée.*

Je préssens mon malheur! Ce sont-là de vos coups!
Donnez, je vous connois, & j'attends tout de vous.

(Euphrosine prend la lettre & la lit bas, pendant la ritournelle du morceau suivant.)

MORCEAU *d'ensemble.*

EUPHROSINE.

Victime de la calomnie,
Je saurai, sans pâlir, subir mon triste sort;
Mais celui qui m'ôte la vie,
Pleurera, vengera ma mort,

LA COMTESSE.

Votre malheur eſt votre ouvrage,
Sans murmurer, ſubiſſez votre arrêt;
Et vous, ſans tarder davantage,
Sachez du comte accomplir le décret.

ALIBOUR.

Comteſſe, voyez la victime;
Par tant d'attraits, laiſſez-vous attendrir!

LA COMTESSE.

Obéiſez.

ALIBOUR.

Non, c'eſt un crime.

LA COMTESSE.

Soldats,

EUPHROSINE.

Sans vos ſoldats, je ſaurai bien mourir.
C'en eſt fait....

ALIBOUR.

Juſte ciel!

LA COMTESSE.

Quel ſang froid! qu'elle femme!

EUPHROSINE.

Du venin deſtructeur, je ſens déjà la flâme.

LA COMTESSE.

Je tremble...

EUPHROSINE.

Elle frémit.

ALIBOUR.

Elle meurt de frayeur.
Monſtre cuel! méchante femme!
Nous punirons bien ta barbare fureur;
Le remords qui te ronge, eſt déjà ſon vengeur.

LA COMTESSE.

Quel cris s'éleve dans mon ame?
Le remords me ſaiſit, il déchire mon cœur.

EUPHROSINE.

Monſtre cruel! perfide femme!
Le remords qui te ronge, eſt déjà mon vengeur.

CORADIN.

S'il en eſt temps encore, épargnez la victime.

EUPHROSINE.

Cruel! il vous ſied bien de vouloir pardonner,
Lorſque votre fureur m'a fait empoiſonner.

CHŒUR.

Dieu! protegez notre chere Euphroſine.

EUPHROSINE.

Adieu, mes bons ami; c'en eſt fait pour jamais:
Je vais ſubir la mort.

CHŒUR.

La mort!

EUPHROSINE.

La mort que le ciel me deſtine.

CORADIN.

Oui, oui, mes amis, oui déplorez ſon ſort.
Je veux que tout gemiſſe:
Je veux qu'on me maudiſſe;
J'ai mérité la haine & l'opprobe & la mort.

CHŒUR.

Dieux! ſi vous exigez un cruel ſacrifice,
Aux dépens de nos jours, adouciſſez ſon ſort.

ALIBOUR.

Déſeſpoir impuiſſant! repentir inutile!

EUPHROSINE.

Mes ſœurs, abandonnons ce ſéjour plein d'horreur;
Mes ſœurs, ramenez-moi dans ce pieux azile
Que nous n'avons quitté que pour notre malheur.

CORADIN.

Vous me quittez, ô ciel! ſans vous je ne puis vivre.
Permettez....

EUPHROSINE.

Non, cruel, gardez-vous de me ſuivre;
Votre indigne préſence ajoute à mes tourmens;
Reſpectez-moi du moins dans mes derniers momens

LES DEUX SŒURS AVEC LE CHŒUR.

O toi! qui vois couler nos larmes,
Rends à nos vœux le plus cher de nos biens;
D'Euphroſine, grands Dieux! fais ceſſer les allarmes;
Prends ſur nos jours pour ajouter aux ſiens.

CORADIN.

RÉCITATIF.

Qu'ai-je fait? malheureux! pour moi plus deſpérance!
Où m'a conduit une affreuſe vengeance?
Chere & belle Euphroſine; ô regrets ſuperflus!
Peut-être en ce moment Euphroſine n'eſt plus.

ARIETTE.

O douleur inſupportable!
Ceſſe de me tourmenter.
Mon cœur ne peut reſiſter
Au déſeſpoir qui l'accable.
Oui, j'ai mérité la mort:
Juſte Ciel, punis mon crime,
Double l'horreur de mon ſort,
Mais épargne la victime:
Moi ſeul j'ai commis le crime;
Moi ſeul j'ai mérité la mort.
Peut-être eſt-elle innocente,
Et c'eſt ma barbare main
Dont la rage impatiente
Porte la mort dans ſon ſein.
De cette image effrayante

Mon œil ſe détourne en vain.
Oui, je la voi expirante,
Et j'entends ſa voix mourante
Me nommer ſon aſſaſſin.
A douleur inſuportable, &c.

SCENE X.

CORADIN, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

EH ! quoi ſeigneur, on dit qu'accablé de triſteſſe,
Vous déteſtez la vie & vous pleurez ſans ceſſe !
Une femme coupable a-t-elle eu le ſecret
D'attacher à ſa mort un éternel regret ?
Votre ſévérité ne fut que légitime,
La pitié ne va pas juſqu'à pleurer le crime ?
Allons, Seigneur, allons, reprenez vos eſprits.
(Coradin ſe leve bruſquement, jette un regard terrible ſur la Comteſſe, & ſort.)

SCENE XI.

LA COMTESSE *ſeule.*

IL me laiſſe !... L'ingrat ! quel regard ! quel mépris !
Ce ſilence farouche eſt d'un mauvais préſage.
Il pourroit.... hâtons-nous de prendre un parti ſage :
J'ai deux ſoldats tous prêts à ſervir mon deſſein.
Holà quelqu'un !

SCENE XII.

LA COMTESSE, DEUX SOLDATS.

LA COMTESSE, *à un ſoldat.*

TU trouveras Caron.

UN SOLDAT.

Le geolier !

LA COMTESSE.

Oui, lui-même.
Et ſans rien découvrir de notre ſtratagême,
Tu lui diras tout bas que je l'attends ici.
Qu'il vienne promptement :

LE SOLDAT.

Et nous ?

LA COMTESSE

Et vous auſſi.

(Ils ſortent.)

SCENE XIII.

LA COMTESSE.

Ecartons sans tarder tout ce qui peut me nuire.
Le Comte me soupçonne & Caron peut l'instruire.
Ce geolier, d'un seul mot peut me faire trembler;
Mettons le promptement hors d'état de parler.
Mes ordres sont donnés, & ce soldat fidèle,
Déja plus d'une fois a signalé son zele.
Il va me délivrer de tout ce que je hais,
Et je ne craindrai plus les propos indiscrets.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, LES SOLDATS.

UN SOLDAT.

Madame, le geolier près de vous va se rendre.

LA COMTESSE, *avec mistere.*

Partez, aux bords du rhône allez tous deux l'attendre.
Je vais vous l'envoyer; mes amis, ayez soin
De n'aborder Caron que quand il sera loin.
Vous m'entendez, allez, sur-tout de la prudence;
Adieu, je vous réserve une ample récompense.

SCENE XV.

LA COMTESSE, CARON.

LA COMTESSE.

Caron, voici l'instant marqué pour mes bienfaits;
Et je vais accomplir mes généreux projets,

CARON, *à part.*

Bon.

LA COMTESSE.

J'ai reçu de vous un important service,
Et de vous oublier je n'ai point l'injustice.
Suivez donc mes conseils, sans vous en écarter.
A partir promptement il faut vous apprêter.

CARON.

Il faut partir!

LA COMTESSE.

Le comte est instruit du mistere,
Et vous savez trop bien jusqu'où va sa colere;
Il ne manqueroit pas de vous faire punir;
Mais je vous aime trop pour vous laisser périr.
Je sais me souvenir de ceux qui m'ont servie,
Et je veux vous sauver au risque de ma vie.

CARON.

O divine bonté! que de remercimens....

LA COMTESSE.

De me remèrcier, il n'eſt pas encore temps.
Allez, Caron, partagez, ſans tarder davantage.
Voici quelque peu d'or pour les frais du voyage;
Suivez les bords du rhône & vous cheminerez
Juſqu'à mon château d'Arles où vous demeurerez.

CARON.

Et qu'y fera de moi, madame la comteſſe?

LA COMTESSE.

Je veux vous y combler d'honneur & de richeſſe,
Soyez toujours fidèle & diſcret & prudent,
Et je ferai de vous, monſieur mon intendant.

CARON.

Oh! l'excellent métier!

LA COMTESSE.

C'eſt aſſez, je vous laiſſe.
Adieu, Caron.

CARON.

Adieu, madame la comteſſe.

LA COMTESSE.

Attendez un moment & ne me ſuivez pas;
Il ſeroit dangereux qu'on vous vit ſur mes pas.

SCENE XVI.

CARON, *ſeul.*

Qu'ai-je entendu? quels ſons ont charmé mon oreille!
Eſt-ce un enchantement? je doute ſi je veille.
La fortune à mes yeux fait briller ſes tréſors,
Il me ſemble déjà tenir mes coffres-forts.
Je ferai intendant! que d'argent, que de gloire!
Je pourrai donc toujours dormir, manger & boire!
Faire de mes plaiſirs une occupation!
Et ne plus travailler qu'à la digeſtion!
Je vais entaſſer l'or, compter ſomme ſur ſomme;
Et je pourrai voler, en reſtant honnête homme.

AIR.

Adieu, verroux, adieu priſon,
Vous ne reverrez plus Caron.
Déjà la fortune m'appelle;
Suivons une route nouvelle.
Adieu, verroux, adieu priſon;
Vous ne reverrez plus Caron.

2e. COUPLET.

Que d'or! que d'or! que d'or!
Je vais amaſſer un tréſor!
Madame la Comteſſe
A pour moi bien de la tendreſſe.
Adieu, verroux, adieu, priſon,
Vous ne reverrez plus Caron.

3e. COUPLET.

Pour enfermer vos prisonniers;
Allez chercher d'autre geoliers.
Consolez-vous de mon absence,
Car je pars pour mon intendance.
Adieu, verroux, adieu, prison,
Vous ne reverrez plus Caron.

SCENE XVII.

CARON, ALIBOUR, DEUX SOLDATS.

ALIBOUR, *saisissant Caron.*

ARRÊTE. (*aux gardes.*) Saisissez-le, & qu'il ne vous échappe.

CARON.

O ciel!

ALIBOUR.

Ah! ah! fripon, enfin je vous attrape.

AIR.

Mon cher géolier, mon cher Caron,
Allez revoir votre prison:
Allez en paix, allez attendre
Que monseigneur vous fasse pendre.

EN DUO.

ALIBOUR.	CARON.
Mon cher ami, mon cher Caron, Allez revoir votre prison.	Pauvre geolier, pauvre Caron; Heureux! si tu n'es qu'en prison.

ALIBOUR.

Tu t'es laissé gagner par l'or de la comtesse?

CARON.

A! monsieur le docteur, appaisez son altesse.

ALIBOUR, (*Il ouvre une porte.*)

Je verrai, leve toi; (*aux gardes*) menez le là dedans;
Je vous appellerai, quand il en sera temps.
Et sur-tout observez le plus profond silence.
Allez

CARON, *en s'en allant.*

Pauvre Caron! adieu ton intendance!

SCENE XVIII.

ALIBOUR, *seul.*

L'AFFAIRE est en bon train; tout s'arrange pour nous;
Au comte maintenant portons les derniers coups.
Avant que de ma ruse, il sache le mistere,
Achevons d'éprouver son bouillant caractere.
S'il a de vrais regrets, de sinceres douleurs,
Rendons lui l'esperance & tarissons ses pleurs.

Mais s'il conserve encor son naturel farouche ;
Ou si le repentir ne sort que de sa bouche,
Laissons lui ses tourmens, qu'il souffre.... le voici ;
Dissimulons.

SCENE XIX.

ALIBOUR, CORADIN.

CORADIN.

O ciel ! vous êtes seul ici !
Euphrosine !... ah ! grand dieu ! à quoi dois je m'attendre ?
Je demande son sort & je crains de l'apprendre,
Parlez, répondez moi, dois-je vivre ou mourir ?

ALIBOUR.

Ah ! je ne puis me taire ; il faut tout découvrir :
Seigneur, de la sauver, j'ai perdu l'espérance,
Et la mort va bientôt terminer sa souffrance.

CORADIN.

O mort !...

ALIBOUR, *l'observe.*

Je n'ai pu voir ses dernieres douleurs,
Je l'ai dans le couvent laissée avec ses sœurs ;
Ses sœurs poussoient des cris, & leur douleur amere
Y fatiguoit le ciel d'une vaine priere.
J'ai craint que monseigneur n'attentât sur ses jours,
Et je lui viens offrir mes conseils, mes secours.

CORADIN, *avec un sombre désespoir.*

Je les accepte... mais avant il faut vous dire
Quels sont les vrais secours que de vous je desire,
Alibour, m'aimes-tu ! (*il serre la main d'Alibour.*)

ALIBOUR.

Seigneur, éprouvez moi.

CORADIN.

M'aimes-tu ? je me veux assurer de ta foi.

ALIBOUR.

Commandez, je suis prêt à vous prouver mon zele.

CORADIN.

Eh bien ! je t'en demande une preuve cruelle !...

ALIBOUR.

Ciel !

CORADIN.

Ne balance pas, je pourrois te haïr :

ALIBOUR.

Seigneur, vous le voulez, je jure d'obéir.

CORADIN.

Ecoute, c'en est fait, je ne saurois plus vivre.
Euphrosine se meurt.... (*Entrée d'Euphrosine.*)

ALIBOUR.

Eh bien!

CORADIN.

Je veux la ſuivre.

ALIBOUR.

Quel funeſte deſſein ?

CORADIN.

Ne me replique pas:
Je veux mourir, je veux expier ſon trépas;
C'eſt là mon ſeul eſpoir: quand ma jalouſe rage
Te força d'apprêter un horrible breuvage,
Tu ne refuſas pas alors de me ſervir;
Je ſais qu'on riſquoit trop de me déſobéir;
Mais puiſque tu m'aidas à commettre le crime,

ALIBOUR.

Seigneur!

CORADIN.

Il faut m'aider à venger la victime.

ALIBOUR.

Eh quoi!

CORADIN.

Point de conſeil, ils ſont hors de ſaiſon:
Jure de m'apporter....

ALIBOUR.

Quoi ſeigneur?

CORADIN.

Du poiſon.

ALIBOUR.

Dieux!

CORADIN.

Qu'un même poiſon & qu'un même ſupplice
Et terminant mes jours, la venge & me puniſſe?
Le ciel, tout me condamne.

SCENE XX.

CORADIN, ALIBOUR, EUPHROSINE, LÉONORE, LOUISE.

EUPHROSINE, *à Coradin.*

Et moi, je vous abſous

CORADIN.

O ciel! que vois-je? où ſuis-je? Euphroſine, eſt-ce vous?

EUPHROSINE, *ſouriant.*

C'eſt moi qui ne veux point que l'on vous empriſonne;
Moi qui ne ſuis point morte, & moi qui vous pardonne.

CORADIN.

Par quel bonheur?

EUPHROSINE, *montrant Alibour.*

C'est lui dont l'utile secours
En trompant Coradin, a preservé mes jours

CORADIN.

Quoi, vous me pardonnez! je revois Euphrosine!
Ses jours sont conservés! ô clémence divine!
Tu vois mon repentir, & tu lis dans mon cœur.
Rends l'heureux Coradin digne de son bonheur.
Et toi, cher Alibour, par quelle heureuse adresse,
As-tu trompé les yeux de l'infâme comtesse?

ALIBOUR.

Seigneur, vous saurez tout; mais il est à propos
De détruire un soupçon qui cause tous nos maux.

EUPHROSINE.

Je ne suis point coupable.

CORADIN.

Ah! je vous crois d'avance.

ALIBOUR.

N'importe; il faut, seigneur, prouver son innocence.
Justement sa rivale arrive dans ces lieux.

SCENE XXI.

CORADIN, EUPHROSINE, LOUISE, LEONORE, ALIBOUR, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *en entrant.*

Comte, je vais partir; recevez mes adieux....
Ah! que vois-je! Euphrosine?

CORADIN.

Oui, madame, c'est elle.
Un Dieu la préserva de ma fureur cuelle;
Mais il reste un soupçon qu'il nous faut éclaircir.
Parlez; sur quel motif l'avez vous pu noircir?
Répondez: de quel crime étoit-elle coupable?

(*Alibour entre dans le cabinet.*)

LA COMTESSE.

De l'accuser à tort, me croyez-vous capable?
Elle a fait évader le jeune prisonnier.
Vous avez le billet de ce beau chevalier:
Il y dit qu'à l'amour il doit ce grand service;
Que la belle Euphrosine est sa libératrice.
Le billet est ma preuve.

SCENE XXII.

Les précédens; ALIBOUR *rentre avec Caron.*

ALIBOUR, *présentant Caron.*

Et voici mon témoin.

LA COMTESSE.

Que vois-je ! le geolier ! je le croyois bien loin.

CARON, *à la comtesse.*

Madame, pardonnez, si je romps le silence;
Mais je n'ai pu jouir de votre bienfaisance.
(Montrant Alibour.)
Ce monsieur m'a saisi comme j'allois partir,
Et la loi du plus fort me force à vous trahir.
C'est vous...

LA COMTESSE.

N'acheve pas; je saurais bien moi-même
Dévoiler devant tous, cet affreux stratagême.
Oui, c'est moi qui, cédant à mon démon jaloux,
Ai su de Coradin enflammer le courroux:
J'ai voulu suplanter ou perdre une rivale;
Et tant que je vivrai, je lui serai fatale.
C'est moi qui, par mon or, corrompis ce geolier;
Et qui fis évader le jeune prisonnier:
Je voulois par ta main, immoler cette femme:
Et si quelque douleur s'eleve dans mon ame;
Si j'ai quelque regret, c'est le ressentiment
De voir que tous mes coups sont tombés vainement.
(Elle sort.)

CORADIN, *au géolier.*

Et toi, traître!

CARON, *à genoux.*

A! seigneur accordez-moi la vie.
J'aurois peut-être pu résister à l'argent,
Mais on m'avoit promis de me faire intendant.

EUPHROSINE.

Ah ! pour une intendance, il n'est rien qu'on ne fasse:
Pardonnez-lui, seigneur, accordez-moi sa grace.

CORADIN.

Belle Euphrosine, devez-vous me prier!
Leve-toi.

ALIBOUR, *à Caron.*

Sois plus sage, & fais mieux ton métier.
(Caron sort.)

SCENE XXIII, & derniere.

TOUS LES ACTEURS, *excepté la Comtesse & Caron.*

FINALE.

EUPHROSINE.

Livrons-nous aux transports que ce jour nous inspire;
Mes sœurs, il nous promet le destin le plus doux;
C'est maintenant que je puis dire,
Coradin sera mon époux.

CORADIN, *à ses vasseaux.*

Entrez, mes bons amis, partagez mon bonheur.

CHŒUR.

A! monseigneur, mon bon seigneur,
Tous vos vœux sont comblés ; recevez notre hommage.

CORADIN.

Oui, mes amis partagez mon bonheur ;
Je fus bien plus heureux que sage.

CHŒUR.

Ah! monseigneur, &c.

CORADIN.

Par un brillant hymen, célébrons ce beau jour.
Je veux qu'auprès de moi le bonheur vous rassemble :
Oui, mes amis, nous vivrons ensemble,
Et ce lieu fortuné deviendra le séjour
De l'amitié, de l'hymen & l'amour.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Oui, nous vivrons ensemble ;
Le bonheur nous rassemble ;
Et ce lieu fortuné deviendra le séjour
De l'amitié, de l'hymen & l'amour.

FIN.